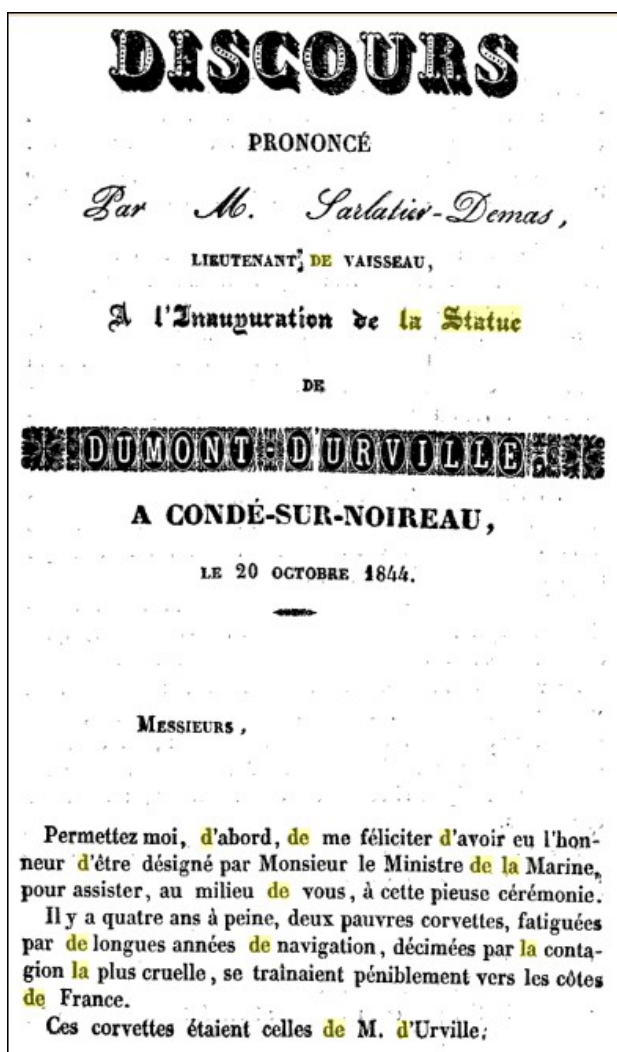


Discours prononcé par le lieutenant de vaisseau Barlatier-Demas, ancien lieutenant de Dumont d'Urville



M. d'Urville arrivait en France exténué, en proie aux plus vives souffrances, son énergie seule l'avait soutenu au milieu des épreuves sans cesse renaissantes de cette rude navigation.

Permettez moi, Messieurs, de vous retracer en peu de mots l'existence si utile, si remplie de votre illustre compatriote.

Entré jeune au service, M. d'Urville se consacra tout entier à la partie scientifique de la noble carrière qu'il venait d'embrasser; il servit activement pendant la dernière période de la guerre de l'empire.

A la paix, d'Urville était désigné par tous comme un officier de la plus haute espérance, aussi fut-il embarqué sur la corvette la Chevette qui, sous les ordres du capitaine Gautier, avait reçu la glorieuse mission de faire le relevé hydrographique d'une partie des mers du Levant et de l'archipel grec.

M. d'Urville contribua puissamment aux succès de cette campagne, dont les résultats ont été admirables. Les cartes de la Chevette conduisent aujourd'hui tous les marins qui sillonnent cette partie de la Méditerranée.

Ce fut dans le cours de cette campagne que M. d'Urville enrichit le Musée royal de la magnifique *Vénus de Milo*, qu'il découvrit après les recherches les plus minutieuses.

De retour en France, M. d'Urville sollicita avec ardeur un voyage d'exploration. D'une instruction, profonde, doué d'une rare énergie et d'une constitution de fer, M. d'Urville était par dessus tout avide de gloire. A lui le grand Océan, ses immenses archipels si dangereux, ses sauvages, ses féroces cannibales.

Les grandes figures de Kooek et de Bougainville étaient sans cesse présentes à son esprit. Il se sentait appelé à de grandes choses, il voulut les accomplir.

Le gouvernement reconnut ses services à bord de la Chevette, par le grade de lieutenant de vaisseau.

On arma la corvette la Coquille pour un voyage de circum-navigation; le commandement en fut confié à l'un des officiers les plus distingués de la marine, à M. Duperrey,

aujourd'hui membre de l'Académie des sciences. Lié d'amitié avec M. d'Urville, il le choisit pour son second.

La Coquille rapporta les plus belles observations et d'immenses matériaux en tous genres. Ils ouvrirent à M. Duperrey les portes de l'Institut, et valurent à M. d'Urville le grade de capitaine de frégate.

M. d'Urville, à son tour, proposa un plan de campagne qui reçut une approbation complète et qui eut en France un retentissement énorme. Personne n'avait oublié le déplorable sinistre qui avait coûté la vie à notre illustre et malheureux Lapeyrouse et à ses équipages. Déjà l'assemblée constituante avait fait partir de France une expédition sous les ordres du contre-amiral Bruny-d'Entrecasteaux. Il avait reçu la mission spéciale de découvrir ce qu'étaient devenues l'Astrolabe et la Boussole. L'expédition rendit d'immenses services géographiques; mais malgré les recherches les plus consciencieuses elle ne put rien découvrir du sort de nos infortunés compatriotes.

Depuis, les guerres continuelles qui ensanglantèrent l'Europe ne permirent pas de tenter d'autres essais.

M. d'Urville reçut le commandement de la Coquille, qui prit le nom de l'Astrolabe en mémoire de la frégate de Lapeyrouse.

Arrivé sur le lieu du sinistre, après des fatigues, des dangers inouis, malgré la plus terrible épidémie que des pluies incessantes, des chaleurs accablantes développèrent à bord de la nouvelle Astrolabe, M. d'Urville parvint à arracher du fond de la mer les débris des malheureuses frégates.

Un modeste monument rappellera aux rares navigateurs, qui viendront explorer ces funestes parages, la terrible catastrophe de nos devanciers, et l'intrépidité du grand navigateur qui bravant les innombrables rescifs de corail, les fatales influences d'un climat pestilentiel, est venu pieusement rendre à leur mémoire un dernier hommage.

Échappé aux mille dangers de Vanikoro, M. d'Urville atteint comme la plus grande partie de son équipage, de l'épidémie régnante, se dirige vers les côtes de la nouvelle guinée.

Il explore avec un talent admirable la plus grande partie de ce vaste continent et revient enfin en France, rapportant d'immenses matériaux, des observations, des collections de toute nature.

Ces travaux reçurent leur juste récompense, M. d'Urville fut élevé au grade de Capitaine de vaisseau.

De retour dans ses foyers, M. d'Urville mit en ordre ses nombreux documents, et livra au public la relation de son voyage, qui lui fit, dès son apparition, la réputation d'un écrivain pur et élégant.

Fatigué de ses longues navigations, le commandant d'Urville se reposa quelque temps au sein des douces affections de sa famille; mais le repos était antipathique à son énergique nature; dans sa charmante retraite de Toulon, il ne rêvait que mers et périls nouveaux. Ce fut là qu'il conçut le plan de sa dernière campagne, la plus complète et certes la plus aventureuse des temps modernes.

Il fut approuvé par le Roi et par M. le vice amiral Ducamp-de-Rosamel, alors ministre de la marine, sa Majesté daigna y ajouter elle même l'exploration du Pôle, austral.

Justement fier d'une pareille preuve d'estime et de confiance, M. d'Urville ne pensa plus qu'à hâter son départ. M. l'amiral de Rosamel mit à sa disposition d'excellents équipages, les meilleurs produits de nos arsenaux et lui laissa la faculté de choisir ses navires.

Au milieu des admirables bâtiments de notre flotte M. d'Urville choisit sa fidèle compagne, sa vieille Astrolabe et la Corvette la Zélée.

Le 7 septembre 1837 les Corvettes étaient sous voiles,

M. d'Urville se dirige d'abord vers le détroit de Magellan. Avant d'aborder la région antarctique, il veut habituer ses équipages à une température rigoureuse à une dure navigation. Il y complète sa provision de combustibles, puis longeant la terre de Feu, la terre des États, il laisse bientôt derrière lui l'Amérique Méridionale et s'élance bravement dans un monde nouveau.

D'abord ce sont de gigantesques montagnes de glaces qui flottant çà et là, semblent menacer de leur masse les hardis navires, puis d'immenses plaines solides viennent leur barrer le passage. M. d'Urville les cotoie dans toute leur longueur, il parcourt ainsi plus de 200 lieues sans voir de terme à cette imposante barrière.

Cependant la température se radoucit, les abords des banquises se brisent, leurs débris flottent autour des corvettes et des craquements prolongés semblent annoncer une débâcle. Le commandant prend alors une énergique détermination, il la communique à ses officiers qui la reçoivent avec enthousiasme.

La Banquise qui se brise de toutes parts autour de nous ne peut pas avoir une grande largeur, quelques lieues de glace à traverser et de l'autre côté la mer libre vers ce Pôle si ardemment désiré.

En un instant les corvettes sont couvertes de voiles et se fraient un étroit passage qui se referme immédiatement derrière elles; elles reçoivent des chocs terribles qui les ébranlent et font fouetter leurs mâtures.

Mais le froid devenait plus vif, la neige tombait tellement fine et serrée que l'horizon se bornait à dix pas, Il fallut s'arrêter.

Deux forts glaçons servirent d'ancres flottantes aux corvettes. Deux heures après nous étions enclavés dans une immense plaine, la neige avait cessé de tomber et l'œil fatigué, par la réverbération pâle et monotone de la glace, n'apercevait plus de mers, pas la plus petite flaque d'eau. Les vents du nord, qui soufflaient avec un

bruit lugubre à travers nos cordes gelées accumulaient sans cesse de nouveaux glaçons; les longues ondulations de l'Océan soulevaient la banquise dont les glaces venaient à temps égaux battre les flancs de nos pauvres navires, et cependant rien, pas un mouvement de muscle ne venait trahir une angoisse, une pensée amère sur la figure de notre chef. Il était aussi calme que si sa corvette eût flotté dans les belles eaux de l'équateur.

Pendant huit mortels jours cette affreuse position resta la même, tous nos efforts furent infructueux. Nos braves matelots désormais habitués aux périls, livraient des combats à outrance aux gigantesques phoques qui se prélassaient autour de nous, et de toutes parts cette lugubre plaine retentissait de leurs joyeux éclats.

Cependant de lourds nuages noirs s'amoncelaient sur nos têtes, on entend au loin le mugissement de la mer et d'épouvantables craquements se font entendre autour de nous; c'est un coup de vent du Sud. La délivrance ou une mort affreuse? M. d'Urville n'hésite pas un moment, par son ordre la corvette déploie toutes les voiles qu'elle peut supporter, elle ploie sous la formidable pression qui lui est imprimée, sa forte mâture est arquée comme un faible roseau sous l'effort du vent, mais le brave navire se relève et part comme la foudre, broyant tout ce qui s'oppose à son passage et bientôt nous le sentons bondir sous nos pieds, comme un vigoureux cheval qui s'élance et se cabre, après avoir longtemps blanchi son mors sous la main de fer qui le retenait.

Pardonnez-moi, Messieurs, si j'entre dans tous ces détails, si je me laisse aller à mes souvenirs; mais voici notre brave commandant, voilà ses traits si nobles, et j'entends encore sa voix calme et sonore dominer les hurlements de la tempête.

M. d'Urville, loin de se rebuter, continue sa dangereuse exploration, mais partout, mais toujours Cette désolante agglomération de glaces.

dont il a fait un si beau travail dans sa précédente campagne.

Puis il va remonter la côte Ouest de la nouvelle Hollande, passant en revue les nombreux archipels qui s'y rattachent, et s'ouvre un nouveau passage à travers les innombrables dangers du détroit de Torrès.

Là le plus affreux naufrage l'attendait, échoué pendant 72 heures sur une tranchante arête de coraux, il parvient à remettre ses deux navires à flot. Les vaillantes corvettes qui avaient résisté aux rudes étreintes des glaces polaires ne pouvaient pas rester sur de bannals rescifs. Enfin voici les côtes de France! ses forces physiques étaient à bout, il était tellement faible qu'il lui fallut l'aide de deux matelots pour se rendre chez lui à pied. Mais désormais plus de fatigues; toute une existence de gloire et de bonheur.

Le 8 mai le Contre-Amiral Dumont-d'Urville, sa femme et son fils, mouraient broyés dans un chemin de fer.

Une riche compensation lui était réservée, tant de courage ne pouvait être dépensé en pure perte, et la découverte d'une immense terre vint lui faire oublier les périls passés. Terre de désolation, sans une créature vivante, sans un brin de mousse; mais immense service rendu à la Géographie.

M. d'Urville aux acclamations de tous lui imposa le nom de Terre Louis-Philippe premier.

Six mois après l'expédition parcourrait les belles Iles du grand Océan, rectifiant les positions erronées, en indiquant de nouvelles, châtiât les féroces populations cannibales des Viti, vengeant la déplorable mort d'un capitaine et d'un équipage Français, dont ils avaient fait un horrible festin.

Plus tard nous retrouverons l'expédition dans les mers de Chine, dans les Moluques, toujours travaillant à compléter l'hydrographie de ces parages encore peu connus.

Après deux longues années de la plus pénible navigation, M. d'Urville trouve qu'il n'a pas encore assez fait, il va gagner les établissements Anglais du sud de l'Australie, pour retourner dans les mers glaciales à la recherche du Pôle.

Il veut planter le pavillon Français sur l'axe du monde.

Mais une terrible épidémie se déclare, officiers et matelots succombent au cruel fléau. Chaque jour de nouveaux cadavres sont jetés aux requins qui ne quittent pas le sillage des malheureux navires.

Quatre officiers, près de trente matelots sèment notre route de tristes jallons.

M. d'Urville malade lui-même n'en persiste pas moins. Cette fois il arrive sous le cercle polaire, détermine le Pôle magnétique austral, découvre un immense continent auquel il impose le nom de sa seule, de sa plus tendre affection, de sa compagne chérie.

Riche de gloire il s'appête à regagner la France mais en contournant toutes les terres de la nouvelle Zélande

